



Dessin de Bida.

Gravé par Gouliere.



LES NUITS

[ Poésie ]

CHARPENTIER, ÉDITEUR.

*Imp. Ch. Charpentier aîné. Paris.*

Fille de la douleur, Harmonie ! Harmonie !  
 Langue que pour l'amour inventa le génie !  
 Qui nous vins d'Italie, et qui lui vins des cieus !  
 Douce langue du cœur, la seule où la pensée,  
 Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,  
 Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux !  
 Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire  
 Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,  
 Tristes comme son cœur et doux comme sa voix ?  
 On surprend un regard, une larme qui coule ;  
 Le reste est un mystère ignoré de la foule,  
 Comme celui des flots, de la nuit et des bois !

Nous étions seuls, pensifs ; je regardais Lucie.  
 L'écho de sa romance en nous semblait frémir.  
 Elle appuya sur moi sa tête appesantie.  
 Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,  
 Pauvre enfant ? Tu pleurais ; sur ta bouche adonnée  
 Tu laissas tristement mes lèvres se poser,  
 Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.  
 Telle je t'embrassai, froide et décolorée,  
 Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau ;  
 Telle, ô ma chaste fleur ! tu t'es évanouie.  
 Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,  
 Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,  
 Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,  
 Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,  
 Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,  
 Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ?

Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire !  
 Adieu ! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,  
 Durant les nuits d'été, ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,  
 Plantez un saule au cimetière.  
 J'aime son feuillage éploré,  
 La pâleur m'en est douce et chère,  
 Et son ombre sera légère  
 A la terre où je dormirai.

Mai 1835.

#### A MADAME \*\*\*

QUI AVAIT ENVOYÉ, PAR PLAISANTERIE, UN PETIT ÉCU A L'AUTEUR

Vous m'envoyez, belle Émilie,  
 Un poulet bien emmaillotté ;  
 Votre main discrète et polie  
 L'a soigneusement cacheté.  
 Mais l'aumône est un peu légère,  
 Et, malgré sa dextérité,  
 Cette main est bien ménagère  
 Dans ses actes de charité.  
 C'est regarder à la dépense  
 Si votre offrande est un paiement,  
 Et si c'est une récompense,  
 Vous n'aviez pas besoin d'argent.  
 A l'avenir, belle Émilie,  
 Si votre cœur est généreux,  
 Aux pauvres gens, je vous en prie,  
 Faites l'aumône avec vos yeux.

Quand vous trouverez le mérite,  
 Et quand vous voudrez le payer,  
 Souvenez-vous de Marguerite  
 Et du poète Alain Chartier.  
 Il était bien laid, dit l'histoire,  
 La dame était fille de roi ;  
 Je suis bien obligé de croire  
 Qu'il faisait mieux les vers que moi.  
 Mais si ma plume est peu de chose,  
 Mon cœur, hélas ! ne vaut pas mieux ;  
 Fût-ce même pour de la prose,  
 Vos cadeaux sont trop dangereux.  
 Que votre charité timide  
 Garde son argent et son or,  
 Car en ouvrant votre main vide,  
 Vous pouvez donner un trésor.

1835.

#### LA NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;  
 La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.  
 Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;  
 Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,  
 Aux premiers buissons verts commence à se poser.  
 Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !  
 J'ai cru qu'une forme voilée  
 Flottait là-bas sur la forêt.  
 Elle sortait de la prairie ;  
 Son pied rasait l'herbe fleurie ;  
 C'est une étrange rêverie ;  
 Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,  
 Balance le zéphyr dans son voile odorant.  
 La rose, vierge encor, se referme jalouse.  
 Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.  
 Ecoute ! tout se tait ; songe à la bien-aimée.  
 Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée  
 Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.  
 Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature  
 Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,  
 Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?  
 Qu'ai-je donc en moi qui s'agite  
 Dont je me sens épouvanté ?  
 Ne frappe-t-on pas à ma porte ?  
 Pourquoi ma lampe à demi morte  
 M'éblouit-elle de clarté ?  
 Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.  
 Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.  
 Je suis seul, c'est l'heure qui sonne ;  
 O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse  
 Fermenté cette nuit dans les veines de Dieu.  
 Mon sein est inquiet ; la volupté l'opprime,  
 Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.  
 O paresseux enfant ! regarde, je suis belle,  
 Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,  
 Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,  
 Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?

Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !  
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.  
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;  
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,  
O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?  
O ma fleur ! ô mon immortelle !  
Seul être pudique et fidèle  
Où vive encor l'amour de moi !  
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,  
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !  
Et je sens, dans la nuit profonde,  
De ta robe d'or qui m'inonde  
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,  
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,  
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,  
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieus.  
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire  
Te ronge ; quelque chose a gémi dans ton cœur ;  
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,  
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.  
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,  
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;  
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.  
Éveillons au hasard les échos de ta vie,  
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,  
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.  
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie ;  
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.  
Voici la verte Écosse et la brune Italie,  
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,  
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,  
Et Messa la divine, agréable aux colombes ;  
Et le front chevelu du Pélion changeant ;  
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent  
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,  
La Blanche Oloosone à la blanche Camyre.  
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?  
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?  
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière.  
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,  
Secouait des lilas dans sa robe légère,  
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?  
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?  
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?  
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?  
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?  
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre  
De la maison céleste, allume nuit et jour  
L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?  
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ! »  
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?  
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?  
Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?  
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?  
La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;  
Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés ;  
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée  
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.  
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,  
S'en allant à la messe, un page la suivant,  
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,  
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?  
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,  
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.  
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France

Dè monter tout armés aux créneaux de leurs tours,  
Et de ressusciter la naïve romance  
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?  
Vêtrons-nous de blanc une molle élégie ?  
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,  
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains  
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle  
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,  
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?  
Clouons-nous au poteau d'une satire altièrre  
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,  
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,  
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,  
Sur le front du génie insulter l'espérance,  
Et mordre le laurier que son souffle a sali ?  
Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire ;  
Mon aile me soulève au souffle du printemps.  
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.  
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,  
Qu'un baiser d'une lèvre amie  
Et qu'une larme de mes yeux,  
Je te les donnerai sans peine ;  
De nos amours qu'il te souvienne,  
Si tu remontes dans les cieus.  
Je ne chante ni l'espérance,  
Ni la gloire, ni le bonheur,  
Hélas ! pas même la souffrance.  
La bouche garde le silence.  
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,  
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,  
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?  
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.  
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,  
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.  
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,  
Laisse-la s'élargir, ceite sainte blessure  
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;  
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.  
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,  
Que ta voix ici-bas doive rester muette.  
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.  
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,  
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,  
Ses petits affamés courent sur le rivage  
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.  
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,  
Ils courent à leur père avec des cris de joie  
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.  
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,  
De son aile pendante abritant sa couvée,  
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieus.  
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;  
En vain il a des mers fouillé la profondeur :  
L'Océan était vide et la plage déserte ;  
Pour toute nourriture il apporte son cœur.  
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,  
Partageant à ses fils ses entrailles de père,  
Dans son amour sublime il berce sa douleur,  
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,  
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,  
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.  
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,  
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,  
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;

Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,  
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvagé,  
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu  
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
Et que le voyageur attardé sur la plage,  
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.  
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.  
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;  
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes  
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.  
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,  
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,  
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.  
Leurs déclamations sont comme des épées :  
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,  
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

## LE POÈTE.

O Muse! spectre insatiable,  
Ne m'en demande pas si long.  
L'homme n'écrit rien sur le sable  
A l'heure où passe l'aquilon.  
J'ai vu le temps où ma jeunesse  
Sur mes lèvres était sans cesse  
Prête à chanter comme un oiseau;  
Mais j'ai souffert un dur martyre,  
Et le moins que j'en pourrais dire,  
Si je l'essayais sur ma lyre,  
La briserait comme un roseau.

Mai 1835.

## LA LOI SUR LA PRESSE.

## I

Je ne fais pas grand cas des hommes politiques;  
Je ne suis pas l'amant de nos places publiques,  
On n'y fait que brailler et tourner à tous vents.  
Ce n'est pas moi qui cherche, aux vitres des boutiques,  
Ces placards éhontés, débaucheurs de passants,  
Qui tuaient la pudeur dans les yeux des enfants.

## II

Que les hommes entre eux soient égaux sur la terre,  
Je n'ai jamais compris que cela pût se faire,  
Et je ne suis pas né de sang républicain;  
Je n'ai jamais été, Dieu merci, pamphlétaire;  
Je ne suis pas de ceux qui font mentir leur faim,  
Et dans tous les égouts vont s'enfournant du pain.

## III

Pour être d'un parti j'aime trop la paresse,  
Et dans aucun haras je ne suis étalon.  
Ma muse, vierge encor, n'a rien d'écrit au front.  
Je n'ai servi que Dieu, ma mère et ma maîtresse,  
Et par quelque sentier qu'ait passé ma jeunesse,  
Aucun gravier fangeux ne lui traîne au talon.

## IV

J'ai fléchi le genou sur la dalle sanglante,  
Chaude et tremblante encor d'un meurtre surhumain,

Quand de joie et d'horreur la France palpitante  
Vit un père et ses fils se tenant par la main,  
A travers les éclairs d'une muraille ardente,  
Passer en souriant, conduits par le Destin.

## V

J'ai prié, j'ai pleuré, moi, fils d'un siècle impie,  
Le jour qu'à Notre-Dame, aux pieds du Dieu sauveur,  
Une reine, une mère, ô fatale grandeur!  
Vint, la tête baissée, et par les pleurs maigrie,  
Prier pour ses enfants l'ange de la patrie,  
Et rendre grâce à Dieu, pâle encor de terreur.

## VI

Que la liberté sainte engendre la licence,  
C'est un mal, je le sais; et de tous les fléaux  
Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.  
C'est un ardent soleil que celui de la France,  
Son immense clarté projette une ombre immense :  
Dieu voulut qu'un grand bien fit toujours de grands maux.

## VII

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse  
Étalent aujourd'hui des spectacles hideux,  
Et c'est en pleine rue à se boucher les yeux.  
Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse;  
La muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,  
Mais bacchante; et le monde a dégradé ses dieux.

## VIII

Oui, c'est la vérité qu'à peine émancipée,  
L'intelligence humaine, hier esclave encor,  
A pris à tire-d'aile un monstrueux essor.  
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,  
La parole, cette arme au sein de Dieu trempée,  
Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

## IX

Oui, c'est la vérité, la France déraisonne;  
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,  
Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.  
C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,  
Et, joyeux vigneron qu'un pampre vert couronné,  
Nous vendangeons encor d'un païs mal assuré.

## X

Mais, morbleu! c'est un sourd ou c'est une statue,  
Celui qui ne dit rien de la loi qu'on nous fait!  
Messieurs les députés ne visent qu'à l'effet.  
Eh! pour l'amour de Dieu, si votre âme est émue,  
Soyez donc trivial comme on l'est dans la rue;  
La Bruyère l'a dit; celui-là s'y connaît.

## XI

Une loi sur la presse! ô peuple gobe-mouche!  
La loi, pas vrai? quel mot! comme il emplit la bouche!